

José Pierre

Les Baisers de l'épouse fidèle

*Parcours érotique autour du
peintre maniériste Domenico
Beccafumi*

COMPLICITÉS

JOSÉ PIERRE

*Les Baisers de l'Épouse
fidèle*

PARCOURS ÉROTIQUE AUTOUR DU PEINTRE
MANIÉRISTE
DOMENICO BECCAFUMI

LES ÉDITIONS COMPLICITES

Sommaire

Couverture

Page de titre

Début du texte

Achévé de numériser

De mes origines prolétariennes, j'ai conservé un goût immodéré pour le luxe. A deux conditions cependant : que je n'y sacrifie pas pendant trop longtemps et que cela coïncide avec une période bien circonstanciée de ma vie. Mais tant que ça dure, à mes yeux rien n'est trop beau, rien n'est trop bon, rien n'est trop cher.

Ces moments ont d'ailleurs tendance à se confondre avec ceux que je consacre exclusivement à l'écriture. L'écriture représente-t-elle autre chose, en réalité, que mon luxe personnel ? Dès lors, comment celui-ci n'irait-il pas jusqu'à se confondre avec un luxe d'une nature tout extérieure, du moins en apparence ?

J'ai coutume en effet, lorsque je dois composer un ouvrage d'histoire de l'art de quelque importance et pour peu que rien ne me retienne à Paris, de me choisir un lieu suffisamment agréable pour que documentation, réflexion et rédaction s'y fassent si légers que je n'en ressente pas le poids. Supposons par exemple que, en cet endroit que je me suis choisi, il fasse très beau. Il me suffit alors d'éprouver le sentiment qu'il ne dépend que de mon seul caprice que je demeure ou non assis à ma table de travail pour n'être point tenté d'aller musarder ici ou là. Bien douce, la prison dont les barreaux sont susceptibles de s'évanouir au gré du prisonnier !

Cette fois-là, c'était le sort d'un des grands peintres maniéristes italiens du XVI^e siècle, Domenico Beccafumi, que mon éditeur avait remis entre mes mains. Certes, il était entendu que ce ne serait pas un ouvrage de sèche érudition, mais un texte très libre et très personnel comme je suis capable d'en écrire lorsqu'on me laisse la bride sur le cou. Ce choix néanmoins n'allait pas sans soulever quelques problèmes. Tout d'abord, je ne suis pas un spécialiste de la Renaissance italienne. Ensuite, le nom de Beccafumi, en France, ne dit rien à personne sinon à quelques professeurs d'histoire de l'art. Enfin, même pour les rares qui avaient entendu parler de Beccafumi, celui-ci était loin de soulever autant d'intérêt que Pontormo, lequel, il y a peu, avait bénéficié d'un soudain engouement à Paris, à la suite de la

publication de ses Mémoires et de la représentation, assez confidentielle cependant, d'un spectacle théâtral d'une rare qualité inspiré par cet ouvrage.

Cela faisait longtemps déjà que le maniérisme exerçait sur moi une extrême fascination. Au même éditeur, j'avais auparavant proposé, sans le moindre succès, le projet d'un vaste ouvrage de synthèse qui se serait intitulé *Les Trois Péchés de l'Esthétique classique : Maniérisme, Baroque et Rococo*. Aussi l'importante exposition Beccafumi qui avait eu lieu à Sienne pendant l'été 1990, manifestation accompagnée de la publication d'un de ces énormes catalogues qui font la gloire des instances culturelles internationales de cette fin de siècle, avait-elle emporté la décision. La mienne, du moins. Car, prévenu à temps par une amie italienne, j'avais pu faire le voyage à Sienne et me persuader que j'avais des choses à dire au sujet de cet artiste. Il m'avait fallu ensuite convaincre mon éditeur, vieux Magyar méfiant et obstiné, que ce peintre italien si peu connu allait rencontrer les faveurs du lecteur français au point de l'amener à délier les cordons de sa bourse. Contre toute attente, j'en étais finalement venu à bout...

Restait à déterminer l'endroit où je m'installerais pour faire le siège de mon maniériste. Bien que l'artiste ait passé presque toute sa vie à Sienne et à ses environs, pour moi il n'était pas question une seconde de m'installer dans cette ville, si vifs qu'en soient les charmes. En effet, la présence de la nature m'était indispensable si je voulais connaître les bienfaits de l'inspiration. Or s'il est une chose qui, à Sienne, brille par son absence, c'est bien la nature ! J'optai néanmoins pour l'Italie. De la sorte, tout le temps que durerait mon séjour, j'entendrai parler l'italien, une langue que je ne pratique pas mais dont la musique est loin de me déplaire. La cuisine italienne non plus ne m'est pas désagréable. Quant aux vins de la péninsule, je tiens nombre d'entre eux en très haute estime.

Je songeai en premier lieu à une île. Mû presque aussitôt par cette certitude que les lacs constituent en somme le négatif des îles et persuadé en outre qu'ils sont mieux protégés contre les invasions touristiques, je finis

par jeter mon dévolu sur le lac de Garde. Il me suffisait désormais de trouver quelque hôtel de grande classe où j'aurai tout loisir de songer à Domenico Beccafumi. Ce ne fut pas trop difficile.

L'hôtel où je m'installai était luxueux et paisible à souhait. Ce que j'apprécie en général dans le luxe des grands hôtels, c'est la facilité extrême qu'il met à la réalisation de nos désirs les plus ordinaires comme les plus saugrenus. Certes, je ne suis jamais allé jusqu'à demander à la réception, ni même au portier, qu'on me procure une femme pour la nuit. Je le regrette un peu, mais peut-être cela ne se fait-il plus. Et puis les femmes, pour tout dire, je préfère les choisir moi-même. Ce qui fait également à mes yeux le luxe des grands hôtels, c'est que tout y soit parfaitement huilé et parfaitement silencieux. Dans un véritable palace, il ne saurait y avoir ni chiens ni enfants ni pannes d'ascenseur.

Ce que j'occupais, c'était en fait une suite bien plus qu'une chambre. Non seulement je m'enchantais de me voir aussi spacieusement logé, mais toutes mes fenêtres donnaient sur le lac. Les premiers temps, j'eus beaucoup de mal à m'arracher à la contemplation de ces eaux tranquilles, où se reflétaient le ciel, les nuages et les Alpes.

J'avais pris la précaution d'envoyer à la direction de l'établissement un fax dans lequel j'expliquais que je souhaitais pouvoir disposer d'une table de travail sur laquelle placer mon micro-ordinateur portable et quelques ouvrages indispensables. Tout cela avait été parfaitement compris et je n'eus qu'à déballer mon matériel. Au point que, si je l'avais désiré, j'aurais pu commencer à rédiger mon étude une demie heure après mon arrivée.

Un sentiment de douce satisfaction m'envahissait. Et comme il faisait un temps radieux, je me disais en riant sous cape : « Et si je faussais compagnie à ce brave Beccafumi en me jetant tête baissée dans le jeu, dans la débauche ou, pis encore, dans les excursions ? Il en ferait, une tête ! »

Telles étaient les dispositions d'esprit dans lesquelles je me trouvais lorsque, vers la fin de l'après-midi, désireux de rendre mon bonheur plus complet encore, je me rendis au bar de l'hôtel pour m'y faire servir un sherry ou deux. C'est à l'instant où j'allais porter à mes lèvres l'or très pâle du Tio Pepe que je vis en face de moi, bien qu'à quelque distance, une jeune femme dont la beauté me saisit à tel point que, suspendant mon mouvement, je reposai mon verre sans y avoir touché. Je m'aperçus alors que mes mains tremblaient.

Mélancoliquement atablée devant quelque cocktail, elle fumait une cigarette et si ses yeux étaient orientés dans ma direction, c'était évidemment sans me voir. Elle pouvait avoir vingt-cinq ou vingt-six ans. Italienne, selon toute apparence. Traits fins et réguliers, teint discrètement halé, yeux d'aigue marine, longue chevelure ondulée d'un châtain brillant, bouche sensuelle fardée d'un rouge clair : cette description ne donne évidemment aucune idée de l'exceptionnelle séduction qui se dégageait d'elle.

De son corps, je ne distinguais que le buste, dont le léger corsage d'été faisait valoir la perfection, ainsi que la taille, étroite à souhait. D'emblée, je fus persuadé que ses jambes étaient irréprochables, longues, fines et bien galbées. Différentes en tout cas de celles des Milanaises, qui ne possèdent point de mollets, sans doute parce qu'elles sont toujours assises dans leur voiture.

Plus je la contemplais et plus je lui découvrais de charmes. Mais elle avait fini par se sentir observée et comme elle tournait ses yeux vers moi, pris à l'improviste je me concentrai sur mon Tio Pepe, lequel ne demandait qu'à être bu. Lorsque, cette tâche accomplie, je relevai la tête en direction de la jeune femme, je vis qu'elle me souriait aimablement. Heureux mais confus, j'esquissai un petit salut à son intention. D'un discret mouvement du menton, elle me désigna le siège vide placé devant elle. Elle n'eut pas besoin de répéter cette invitation. Aussitôt, je vins m'asseoir en face d'elle.

— Vous êtes Français, n'est-ce pas ? me dit-elle. Oh ! ne pensez pas que je l'aie deviné. C'est le garçon qui me l'a dit lorsque vous êtes entré dans le bar. Il a même poussé l'indiscrétion jusqu'à m'apprendre que vous étiez écrivain.

Elle parlait le français sans accent, mais certaines harmoniques n'en trahissaient pas moins ses origines transalpines. Je devais apprendre par la suite qu'elle avait fait ses études en France mais qu'elle y avait vécu au sein de sa famille, de souche italienne. Au point où nous en étions, je ne pouvais que décliner mon identité et, de là, en venir à préciser la raison de ma présence dans cet hôtel du lac de Garde. Au nom de Beccafumi, elle s'exclama :

— Domenico Beccafumi ? Mais je l'adore ! Avez-vous vu à Sienne cette admirable exposition, il y de cela sept ou huit ans ?

Nous découvriâmes alors qu'à quelques jours près, nous avions failli nous y rencontrer.

— Mais cette fois Beccafumi nous réunit pour de bon ! m'écriai-je avec une témérité qui aurait dû lui faire hausser les épaules.

Au contraire, dans le regard qu'elle me jeta, il y avait une sorte de gravité.

— Qui sait ? Peut-être que oui ! répondit-elle au bout d'un instant.

Et tandis qu'elle allumait une nouvelle cigarette, elle reprit :

— Je ne devrais sans doute pas vous en parler, pour ne pas vous donner de regrets, mais...

— Mais... ?

— Mais il y a quelques années encore, si vous m'aviez dit ce que vous venez de me dire...

— Moi, je vous ai dit quelque chose ?

— Oui. Vous m'avez dit que Beccafumi enfin nous réunissait...

— Et alors ?

— Eh bien, si vous m'aviez dit une chose pareille il y a quelques années seulement, je vous aurais pris aussitôt par la main et je vous aurais entraîné dans ma chambre...

Et son regard laissait entendre sans équivoque ce que nous aurions fait dans sa chambre. Aussi comprendra-t-on que j'aie éprouvé quelque difficulté à reprendre la parole, d'une voix assez étranglée.

— Et pourquoi en va-t-il autrement aujourd'hui ?

— Vous n’allez pas me croire ! poursuivit-elle en riant. Parce que je suis une femme mariée et que, si grotesque que cela puisse vous paraître, je me suis promis de rester fidèle à mon mari...

— Non ? Ça existe encore, des choses pareilles ?

— Je ne sais pas si des choses pareilles existent encore mais moi, en tout cas, j’existe et c’est ce que j’ai fait !

— Ce serment de fidélité, c’est votre mari qui l’a exigé de vous ?

— Pas le moins du monde ! C’est une promesse que je me suis faite à moi-même et dont il ignore tout...

— Pour quelle raison, alors ? Par amour pour lui ?

— Oui, sans aucun doute. Mais peut-être plus encore par reconnaissance. Je vous raconterai ça une autre fois. Si nous allions dîner ?

C’était justement l’heure. Le maître d’hôtel nous donna sa meilleure table, d’où la vue sur le lac approchait du sublime. La jeune femme surprit mon émotion et me mit un peu en boîte :

— Vous aimez les lacs italiens et les femmes italiennes ? Mon pauvre ami, vous n’êtes pas sorti de l’auberge...

Je lui rappelai alors qu’elle ne s’était pas encore présentée.

— Je suis décoratrice de théâtre, costumière plutôt. Dans ce domaine, je jouis d’une petite réputation. Certains vont même jusqu’à me considérer comme le bras droit du célèbre Luigi Piccolo, dont le renom est peut-être parvenu jusqu’à vous...

— J’ai vu plusieurs des pièces dont il a signé les décors, notamment le mémorable Fra Diavolo...

— Eh bien, là encore nous nous sommes manqués. C’est moi qui ai dessiné tous les costumes de Fra Diavolo...

— Je m’en souviens très bien. Vous aviez fait là un magnifique travail ! C’était un ballet de couleurs vives et gaies. Le décor de Piccolo, au contraire, était sombre et violent. Mais vous ne m’avez toujours pas dit votre nom...

— Alessandra Scarlatti. Mes amis m’appellent Sandra.

— Moi, si vous le permettez, je vous appellerai Alessandra.

— Parce que vous espérez compter au nombre des conquêtes d’Alessandra ?

— N’avez-vous pas renoncé à conquérir ?

— Les femmes n’y renoncent jamais. Celles qui entrent en religion n’espèrent-elles pas conquérir Dieu lui-même ?

— Mais votre serment ?

— Ce serment ne m’interdit pas de m’approcher des hommes.

— Sans rien leur accorder ?

— Vous devenez indiscret, mon ami.

— Pardonnez-moi, Alessandra !

Nous nous promenions dans le parc de l’hôtel tandis que la nuit descendait sur le lac et que s’allumaient les lampadaires. A ma demande, Alessandra consentit à m’entretenir de son mari.

Son nom ne m’était pas inconnu. Il s’agissait en effet d’un fameux couturier romain, lequel défrayait souvent la chronique « tant par ses mœurs scandaleuses que par l’audace de ses collections », pour reprendre les termes dont usait à son sujet la presse italienne, qui d’ailleurs ne l’appelait plus que Il Re Salvatore. Si les journalistes parlaient de mœurs scandaleuses, c’est que l’irrésistible Salvatore passait pour mettre indifféremment dans son lit top models premier choix et playboys dernier cri. Je me souvenais maintenant d’avoir entendu parler, cela faisait deux ou trois ans, de ses noces tapageuses. Mais, je ne sais pourquoi, alors que tous les journaux en étaient envahis, il ne m’était pas tombé sous les yeux un seul reportage photographique qui m’aurait permis de découvrir dès cette époque à quoi ressemblait la jeune mariée. Je me souvenais seulement d’une déclaration de son époux qui m’avait alors passablement choqué. C’était à peu près ceci : « Si j’épouse aujourd’hui Alessandra, c’est qu’elle est la seule femme qui me fasse éprouver, lorsque je la trompe, un sentiment de culpabilité. »

La jeune femme me confirma ces propos sans paraître s’en affecter.

— Ne voyez-vous pas comment vous pourriez retourner en votre faveur cette révoltante affirmation ? m’écriai-je. Vous n’auriez qu’à dire : « Si j’ai épousé Salvatore, c’est parce qu’il est le seul homme qui, lorsque je le trompe, me fasse éprouver un sentiment de culpabilité. » Il ne vous resterait plus alors qu’à le tromper, ne serait-ce que pour éprouver à sa juste mesure ce sentiment de culpabilité...

— Et à le tromper avec vous, naturellement ?

— Pourquoi pas ?

Alessandra interrompit sa marche, jeta sa cigarette sur le gravier et, se tournant vers moi, murmura en me passant ses bras autour du cou :

— Vous êtes tout à fait désarmant...

La pénombre lui allait très bien et les lampadaires semaient des étoiles dans ses yeux d'aigue marine. Un long baiser nous unit tandis que mes mains, se posant sur son émouvante poitrine, la caressaient doucement. Ses mamelons, déjà, se hérissaient.

Je n'ignorais pas que les jolies femmes sont généralement moins farouches que les autres, qu'elles se plaisent volontiers à être courtisées, qu'elles le sont fréquemment et qu'un baiser ne leur coûte rien. Aussi étais-je persuadé que, pour Alessandra, ce baiser ne représentait guère plus en somme qu'un témoignage de convivialité, même si elle avait parfaite conscience que, pour moi, il représentait infiniment plus que cela. Néanmoins, à peine avais-je repris mon souffle que j'approchai à nouveau mes lèvres des siennes. Or, loin de détourner la tête pour me faire comprendre que cela suffisait, non seulement elle accepta ce second baiser mais, au fur et à mesure qu'il se prolongeait, je la sentais s'abandonner davantage contre moi.

Et à la troisième fois, j'aurais juré que ni elle ni moi n'avions de notre vie échangé baiser plus passionné.

Sans mot dire, nous avons repris notre promenade dans la nuit que les lampadaires ponctuaient avec une régularité digne d'éloge. Au bout d'un assez long moment, je tentai néanmoins de rompre le silence.

— Que s'est-il passé, Alessandra ?

Elle ne répondit pas.

Insister eût été de mauvais goût.

C'est elle qui, un peu plus tard, renoua le dialogue :

— Il faut que vous me pardonniez, mon ami, mais j'aime tellement les baisers...

— Vous arrive-t-il aussi quelquefois d'aimer ceux qui vous en donnent ? Je n'avais pu m'empêcher de donner à cette question un ton assez amer.

— Tout ce que je peux vous dire, répondit-elle, c'est que si notre premier baiser n'a été de ma part qu'un geste de tendresse à votre égard, le second et plus encore le troisième m'ont si profondément troublée que...

— Que... ?

— Mon ami, si vous connaissiez un peu les femmes, vous m'épargneriez la peine de vous donner des précisions !

— Je crois deviner ce que vous voulez dire...

— A la bonne heure ! Vous vous tromperiez cependant si vous en tiriez la conclusion que je suis tombée amoureuse de vous. C'est mon corps qu'il faut incriminer, mon corps depuis trop de jours privé de preuves d'amour pour ne pas s'émouvoir au contact d'un autre corps, lui aussi sans doute avide de preuves d'amour...

Mais voici que l'hôtel se dressait devant nous de toute sa masse compacte, opaque, infranchissable. Nous nous réfugiâmes au bar, dans un coin tranquille.

— Alessandra, je vous ai dit pourquoi je me trouvais ici dans cet hôtel, sur les rives du lac de Garde. Mais vous n'avez soufflé mot des raisons pour lesquelles vous vous y trouvez aussi...

— Des raisons voisines des vôtres. Figurez-vous que Luigi Piccolo s'est mis en tête de monter à la rentrée une comédie musicale tout à fait obscène inspirée du Misanthrope...

— Diable !

— Et je venais chercher ici le calme nécessaire pour dessiner les costumes de ce spectacle. Il ne m'est pas possible de travailler de façon sérieuse à Rome en ce moment...

— Pourquoi ?

La jeune femme me fixa à travers le rideau de fumée qui s'échappait de ses lèvres.

— Vous tenez vraiment à le savoir ?

— Oui.

— Je suis en train de traverser la première crise grave que j'aie connue avec Salvatore depuis notre mariage. Pour apprécier à sa juste mesure la gravité de cette crise, il importe que vous sachiez que les deux libertins que nous sommes, lui et moi, avaient tenté par le mariage non point d'éliminer les tentations mais de les organiser. Autrement dit, nous avons décidé de devenir chacun le complice des désirs de l'autre au lieu de les combattre ou de faire semblant de les ignorer, comme cela se fait d'ordinaire... Intéressant programme que le vôtre !

— Certes. Mais assez difficile à remplir, croyez-moi. Dans le métier de Salvatore comme dans le mien, on a souvent l'occasion de croiser de très jolies filles. Et par caprice tout autant que par goût de la perversion, il m'arrive d'entretenir de tendres relations, ou du moins d'en esquisser, avec certaines de ces jeunes beautés qui passent à ma portée. À mes yeux, cela ne tire guère à conséquence. C'est à peine plus grave que de caresser un chat...

— Là, avouez que vous exagérez un peu...

— Peut-être que oui. Juste avant mon mariage, j'avais assez longuement flirté, si cela veut dire quelque chose, avec une jeune comédienne, Monica Tarrentina. Or celle-ci, changeant soudain son fusil d'épaule, a voulu se lancer dans la carrière de top model sous le nom ronflant de Morning Glory. Elle a tout de suite tapé dans l'œil de Salvatore qui, ayant appris que j'avais eu avec elle ce que l'on pourrait appeler une liaison, m'a demandé, conformément aux clauses secrètes de notre contrat, de jouer les intermédiaires.

— J'imagine que vous aviez déjà rempli cet office plus d'une fois ?

— Mais oui. Sauf que cette fois-ci, ça s'est très mal passé. Pourquoi ? En ce qui me concerne, la jalousie, je pense, l'aura emporté. Car je voyais Salvatore plus sensible aux charmes de cette fille qu'il ne l'était d'ordinaire à ceux de mes rivales d'un jour, ou d'une nuit. Et de plus j'ai compris que l'ex-Monica Torrentina entendait se servir de l'ancienne intimité qui existait entre elle et moi pour se faire apprécier de mon époux. Ce qui me rendait furieuse.

— Le désir d'un côté, l'ambition de l'autre. Voilà une excellente formule de cocktail.

— Au jour prévu, j'invite donc la jeune top model chez nous. Il n'y avait pas à mon invitation le moindre mystère : Morning Glory savait d'avance que, selon toute probabilité, elle passerait la nuit entre Salvatore et moi. D'ailleurs, mon époux se vantait publiquement de ma compréhension, disant à qui voulait l'entendre qu'il ne prenait de maîtresse que si sa propre épouse l'accueillait officiellement, en quelque sorte, dans le lit conjugal...

— C'est pousser un peu loin la goujaterie, non ?

— Non, mon ami, c'était conforme à nos arrangements matrimoniaux particuliers. Il serait juste de rappeler au passage que Salvatore ne me laissait pas non plus manquer d'amants...

— Dans ces conditions...

Ce soir-là, je me mis donc à remplir mes devoirs de maîtresse de maison « open style... »

— C'est-à-dire ?

— Accueillir le plus chaleureusement possible notre invitée, la couvrir de caresses et de baisers tout en lui ôtant un à un ses vêtements et ainsi de suite. Si je le fis, ce soir-là, ce fut avec une froideur et une absence de conviction si marquées que Salvatore, parvenu, lui, au comble de l'excitation amoureuse, ne put s'empêcher de me reprocher mon peu d'enthousiasme. A ces mots, je les plantai là, leur abandonnant non seulement le lit conjugal, mais l'appartement tout entier. Et le lendemain matin, j'arrivai ici. C'était hier...

— Comme désaveu de la complaisance attendue, on ne fait pas mieux !

— N'est-ce pas ? Évidemment, ça n'a rien empêché...

— Vous voulez dire qu'ils ont tout de même couché ensemble ?

— Vous savez, quand Salvatore est parti pour faire l'amour, même un coup de canon ne l'arrêterait pas.

— Ça, ça dépend du savoir-faire du canonnier : s'il a bien calculé son coup...

— Imaginez-vous ce pauvre Salvatore sans couilles ? Il ne s'en remettrait pas !

Lorsque je retrouvai Alessandra à l'heure du déjeuner, je lui lus les quelques pages que j'avais écrites dans la matinée. Levé de bonne heure et enchanté de la vivacité de l'air qui s'engouffrait dans ma chambre par les fenêtres larges ouvertes sur le lac, je m'étais senti de cette humeur dont je sais qu'elle me prédispose à la promptitude de l'écriture. Aussi, au lieu de m'enfoncer dans les ouvrages de documentation que j'avais apportés, préférai-je développer tout de suite quelques premières impressions relatives à cet artiste en particulier comme au maniérisme en général.

Beccafumi était un grand artiste, mais il dépendait entièrement de ses commanditaires quant aux sujets traités. Sa seule liberté résidait dans sa maniera, car là tout de même il avait la possibilité de dire : « Si vous n'aimez pas ma maniera, il faut aller voir un autre peintre ». Et c'est ainsi que la maniera contribua fortement à la conquête de la liberté créatrice pour les artistes italiens. »

— C'est magnifique ! dit la jeune femme. Il faut que tout ton texte soit comme cela, toi te battant pas à pas à côté de l'artiste. Le contraire de ce que font ces professeurs d'esthétique qui passent tout à la loupe pour vous dire : « Là, il y a un petit chien jaune ; ici, un cul-de-jatte tout de rouge vêtu ; plus loin, un tonneau brisé... »

— Tu as raison, mais les gens ne savent pas regarder, on ne sait pas ce qu'ils ont dans les yeux...

— Ou plutôt, on ne le sait que trop !

— ...et il faut aussi attirer leur attention sur le tonneau brisé, le cul-de-jatte vêtu de rouge et le petit chien jaune...

— Bien sûr ! Mais l'essentiel n'est pas là et tu le sais bien. Ce qui me réjouit, c'est que tu aies commencé à parler de liberté dès les premiers mots écrits sur Beccafumi. Parce qu'il y a quelque chose de libertaire chez les maniéristes. Ce sont des révoltés. Ils refusent les nouvelles conventions, celles du classicisme telles qu'elles se sont imposées avec Leonardo, Raphaël et le premier Michel-Ange...

— Oui, toutes ces nouvelles conventions qui ont mis un terme au superbe foisonnement anarchique des recherches du Quattrocento.

— Les maniéristes, c'étaient des poseurs de bombes !

Je riais de voir avec quelle flamme elle se jetait dans la bataille qui m'occupait.

— Comme tu dois être belle quand tu fais l'amour ! murmurai-je à son oreille.

— Tu mériterais de le voir de près ! répondit-elle sur le même ton, en posant sa main sur la mienne. Nous restâmes un instant silencieux en nous regardant jusqu'au fond de l'âme.

— Ah ! voici le risotto, fit-elle. Ils le font très bien, ici, tu vas voir... Oui, je sais, ils le servent avec de petits oiseaux grillés. C'est triste pour les petits oiseaux, mais c'est si bon !

Ce jour-là, elle me tutoyait. Et puis, un autre jour, on ne sait pourquoi, le « vous » s'imposait à nouveau. Je me laissais ballotter au gré de ces oscillations verbales sans émettre la moindre protestation.

La conversation sur le peintre italien rebondit au cours du déjeuner et se poursuit jusque dans mon appartement, où nous avons la possibilité de prendre à témoin, dans les livres, les reproductions en couleurs des œuvres concernées.

« Si Alessandra vient dans ma chambre, m'étais-je dit, je me garderai de tout geste inconsidéré. Je n'essaierai même pas de lui prendre un baiser. »

On se tromperait en voyant là une petite habileté de séducteur. Il me semble que mon orgueil y était pour beaucoup plus. La jeune femme n'ignorait rien des désirs qu'elle m'inspirait. Si elle était disposée à y céder d'une façon ou d'une autre, j'aimais mieux que ce soit de son propre mouvement et à la seconde qui lui conviendrait le mieux plutôt qu'à l'occasion d'une banale offensive de ma part, participant des stratagèmes les plus éculés de la séduction.

A l'aide de mes feutres de couleurs, elle m'expliquait, dans deux croquis successifs très enlevés, les secrets de ce que, comme moi, elle tenait pour le chef-d'œuvre de Beccafumi, *Saint-Michel chassant les anges rebelles*.

— Non pas, précisait-elle, la première version, qui est à la Pinacothèque de Sienne, mais la seconde, qui se trouve dans l'église San Nicolo al Carmine. Dans la première, c'est Saint Michel qui domine toute la composition et même Dieu s'efface derrière lui. Cet archange triomphant, dont le visage à l'allure si féminine pourrait laisser croire qu'il s'agit de l'Androgyne, a paru sans doute trop audacieux à l'artiste comme à son entourage. Aussi, dans la seconde version, Beccafumi remet-il Saint-Michel à sa place : il n'est plus ici que l'instrument de Dieu et ne saurait donc servir d'autres desseins que ceux du Créateur.

— Les différences entre les deux versions sont saisissantes, n'est-ce pas ?

— Très troublantes aussi. La première pourrait s'intituler *La Révolte des anges rebelles* et, à deux ou trois détails près, il n'est pas évident que Saint-Michel surgisse pour combattre les insurgés. N'est-il pas là plutôt, avec son épée pointée vers le ciel, pour se mettre à leur tête ? Tandis que dans la

seconde, il est clair que les anges rebelles, qui occupaient le tiers inférieur du tableau de la Pinacothèque, ont été vaincus. C'est à peine si on les distingue, tout en bas, autour du mufle grimaçant du Démon. Quant à l'épée de l'archange, en position presque horizontale, elle sépare désormais le Bien du Mal. Au-dessus de l'épée trône Dieu, entouré du chœur des anges bien pensants, ceux qui ont refusé de rejoindre le camp de la Révolte.

— Et quelles conclusions tires-tu de cette comparaison, Alessandra ?

— Je serais tentée de voir dans la première version une œuvre d'inspiration hérétique et dans la seconde une œuvre tout à fait orthodoxe au contraire.

C'est la première qui aurait ravi les Romantiques, en tout cas Blake, Füssli, peut-être même Delacroix...

— Et le Lamartine de *La Chute d'un ange*...

— Ça, je ne connais pas. Mais la plus admirable, picturalement parlant, c'est la seconde, bien sûr...

Lorsque nous sortîmes du restaurant, la nuit était déjà tombée mais la fraîcheur qui montait des eaux du lac était si agréable que nous nous lançâmes dans une longue promenade. Très vite, elle se laissa enlacer et appuya tendrement sa tête contre mon épaule. J'en profitai pour échanger avec elle quelques baisers, auxquels elle se prêta sans se départir pour autant d'une certaine réserve. Il est vrai que nos premiers baisers ne dataient que de la veille ! Ainsi laissait-elle sa langue étroite et agile jouer avec la mienne tout en se refusant à aller plus avant. De même écartait-elle mes mains de son buste avant qu'elles ne devinssent trop possessives. Et puis il lui restait la ressource, dont elle ne se privait pas, d'allumer une cigarette lorsqu'elle me devinait sur le point de me lancer dans une nouvelle offensive...

Soudain pris d'un besoin naturel, je m'en excusai. Et, m'écartant de trois pas de ma compagne, je me préparai à m'embusquer derrière un buisson. Elle me retint par la main :

— Mon ami, me permettez-vous de vous aider ? J'étais trop surpris d'une telle requête pour trouver la présence d'esprit de refuser. Surtout qu'une singulière étincelle brillait dans le regard d'Alessandra. Mais puisqu'elle

semblait tenir tellement à ce que je lui accorde cette petite fantaisie, j'y consentis.

Lorsque le léger bruit d'averse eût cessé, elle secoua l'aspersoir juste ce qu'il fallait et remit tout en place avec beaucoup de soin.

Je remarquai alors sur son visage la douce lumière qu'y laissait la satisfaction d'un caprice assez enfantin. Je m'en payai par un baiser beaucoup plus sensuel que les précédents.

Toute la nuit, je rêvai de la douceur de ses doigts sur mon membre viril.

Le lendemain, après le déjeuner, c'est elle qui m'entraîna dans sa chambre. Au cours du repas, la conversation était revenue en effet sur les maquettes de costumes qu'elle préparait pour la comédie musicale qui serait mise en scène par Luigi Piccolo. Et comme, le matin même, elle pensait avoir trouvé une ou deux idées, elle souhaitait me les soumettre.

— Vous m'avez montré vos brouillons, je vous montre les miens, disait-elle avec enjouement.

— Je ne sais plus ce que je vous ai raconté au sujet de cette pièce...

— Que c'était une version obscène du *Misanthrope*...

— Oui. Le titre provisoire est *Misanthropo ma non troppo*. Ce n'est pas un très bon titre.

— Non. C'est même plutôt nul. Et que s'y passe-t-il en plus ou en moins que dans la pièce de Molière ?

— Tout d'abord, on y fait l'amour devant les spectateurs. Ou plutôt on fait semblant, parce que c'est une comédie musicale et il faut que les comédiens conservent assez d'énergie pour pouvoir chanter et danser. De plus, l'auteur a imaginé qu'à cette époque-là, à la Cour de Versailles, la mode était à la sodomie...

— Tiens ! Et pourquoi donc ?

— D'abord, parce que les dames avaient peur de se faire engrosser. Et puis parce que cela permettait d'instituer une hiérarchie dans les relations amoureuses. On faisait l'amour de la façon traditionnelle avec la dame

qu'on aimait et les autres, qu'il était de bon ton de courtiser, on les sodomisait. Ainsi Alceste ne prend-il par le sexe que la seule Célimène, l'élue de son cœur, tandis qu'il sodomisera Eliante ou même Arsinoé.

— Il est certain que ça modifie quelque peu les données de l'original !

— Pas vraiment. En tout cas, le dénouement reste le même. L'auteur affirme d'ailleurs qu'il a voulu rester fidèle à son modèle.

— Fidèle, vraiment ? Je serais curieux de voir ça...

— Vous comprenez maintenant pour quelles raisons, dans cette maquette de la robe de Célimène, j'ai laissé nues les fesses du personnage.

— Pour tenir un pareil rôle, il vous faudrait une comédienne fort joliment pourvue de ce côté-là...

— C'est chose faite ! Elle s'appelle Catherine Diego. Elle chante très bien et elle a un très joli cul.

— Vous l'avez vu ?

— Le cul de Catherine Diego ? Évidemment. Que voulez-vous ? Je suis la costumière. Lors du casting, nous étions trois à trancher : le metteur en scène, le décorateur et moi. Comme les deux autres sont homosexuels, mon opinion a compté pour beaucoup dans la décision.

— Et vous n'avez pas été tentée ?

— Par le joli cul de Catherine Diego ? Bien sûr que si. Surtout que son visage est séduisant, lui aussi.

Tenez ! J'ai une photo d'elle. Regardez-la...

— En effet, elle est tout à fait désirable.

— Que diriez-vous si vous voyez son cul ?

— Mais vous qui l'avez vu...

— Bah ! n'en parlons plus...

— Quoi ? Ce si joli cul vous serait-il passé sous le nez ?

— Comme vous dites ! Justement, elle a préféré se faire... Mais Alessandra jugea préférable de ne pas aller plus loin sur la pente savonneuse des confidences :

— Il vaut mieux que je m'arrête, sinon vous allez entendre des horreurs...

— Comme vous voudrez !

— En tout cas, mon ami, je ne sais pas si c'est ce que je vous raconte de Catherine Diego qui vous met dans cet état-là...

Tandis que je me penchais sur la table pour examiner les esquisses que me montrait la jeune femme, la main de celle-ci m'avait, involontairement sans

doute, heurté au-dessous de la ceinture. Elle avait pu constater ainsi à quel degré d'excitation je me trouvais arrivé. J'eus beau jeu de répondre :

— C'est vous seule, Alessandra, qui me mettez dans cet état-là. Et vous le savez bien !

D'une main ferme, elle s'était emparée, à travers le tissu du pantalon, de l'objet du délit. Et déjà elle entreprenait de le délivrer de ce qui l'enveloppait. Pour n'avoir pas l'air réduit à la simple passivité, je n'eus que le temps de lui prendre la gorge et, approchant mon visage du sien, de lui donner un baiser. Mais je sentis aussitôt que ce n'était pas aux baisers qu'elle avait la tête.

Nous nous retrouvâmes assis sur le bord de son lit tandis qu'elle faisait aller et venir régulièrement dans sa main droite mon membre viril, dépouillé cette fois des vêtements qui le protégeaient et visiblement très satisfait des attentions qu'on lui prodiguait. D'ailleurs, c'est lui que regardait Alessandra et non pas moi. Curieusement, je me sentais devenu une sorte d'obscur complément de mon organe sexuel, un complément dont sans doute on aurait pu se dispenser.

— Savez-vous ce que vous faites, Alessandra ? murmurai-je soudain. A ce train-là, d'ici quatre ou cinq minutes nous allons être éclaboussés, vous et moi, ainsi que le dessus de lit et peut-être même le carrelage, avec un peu de chance. Ça risque d'être assez dégoûtant...

— Vous avez raison, mon ami, dit-elle en poussant un soupir de regret. Et elle lâcha prise, visiblement à contre-cœur.

— Si nous étions un couple normal, dis-je, maintenant nous pourrions faire l'amour. Mais comme cette solution ne saurait être retenue, avez-vous d'autres propositions à avancer ? Elle secoua la tête.

— Non. Aucune. Mon serment me condamne à refuser de votre part toute forme de pénétration...

— Prenons le problème sous un autre angle. Dites-moi plutôt ce que votre système n'interdit pas ?

— Eh bien, je peux vous caresser le sexe, pourvu que ce ne soit pas avec la bouche. Je peux vous donner des baisers, non seulement sur les lèvres mais un peu partout, sauf sur les régions... interdites. Et... je crois que c'est tout !

— Ce n'est pas énorme ! Et moi, qu'est-ce que j'ai le droit de vous faire ?

— Vous, vous avez beaucoup plus de possibilités que moi. Vous pouvez me caresser tout entière, de la tête aux pieds, sans aucune limitation, à l'aide de vos mains, de votre bouche, de votre langue. Il n'y a que le... pénis dont l'usage demeure prohibé. Sauf en ce qui concerne l'émission de...

— Sauf en ce qui concerne l'émission de sperme ? dis-je, reprenant vaguement espoir.

— Oui. Pardonnez-moi, mais je n'arrive pas à prononcer ce mot-là. Par conséquent, vous pourrez répandre votre... votre sperme en n'importe quel point à la surface de mon corps, je dis bien à sa surface ! A condition, bien entendu, que j'en manifeste le désir...

— J'espère que c'est le cas, puisque me voici à deux doigts de l'éjaculation. Quel objectif me suggérez-vous ?

Je ne dirai pas quel objectif elle choisit cette fois-là.

Au cours du dîner, je tentai de dresser une sorte de planning de nos rencontres intimes, ce qui se justifiait dans la mesure où l'un et l'autre nous avions une tâche à accomplir pendant notre séjour sur les rives du lac de Garde. Car nous étions déjà assez épris l'un de l'autre pour passer toutes nos journées et toutes nos nuits ensemble sans rien faire d'autre que bavarder et nous caresser. Je suggérai que la nuit fût désormais le temps des caresses et que nous la passerions alternativement chez l'un et chez l'autre. Ainsi il nous serait facile de prévenir le service qui, quelques bons pourboires aidant, pourrait se régler sur notre rythme.

Mais d'un commun accord, il fut résolu que notre première nuit d'amour commencerait seulement le lendemain soir.

Le soir même, la pluie rendant impossible notre habituelle promenade nocturne d'après-dîner, nous nous réfugiâmes au bar devant une bouteille de Prosecco et je demandai à la jeune femme de me dire les raisons pour lesquelles elle avait tenu à épouser Il Re Salvatore.

— Cela tient en quelques mots, me répondit-elle : avant de le rencontrer, je menais une vie totalement dépravée dont il m'a permis de m'évader.

— Et en quoi réside le secret de Salvatore ?

— J'y ai déjà fait allusion devant vous l'autre jour : au lieu d'opposer de façon simpliste, comme cela se fait d'ordinaire, la vie de couple et le libertinage, il tente d'établir entre eux une relation harmonieuse.

Cependant, rien de tout ça n'aurait été possible sans la conscience que nous avons, Salvatore et moi, de former un vrai couple. Un couple d'un modèle peu courant, mais un couple.

— Bonnie and Clyde ?

— Ne vous moquez pas ! Nous sommes tombés profondément amoureux l'un de l'autre, au point même que cette attirance réciproque nous a permis de balayer presque aussitôt les autres relations qui encombraient alors notre paysage amoureux. Nous avons fait place nette autour de nous. Les quelques cas qui ont échappé à cette purge initiale ont nourri pendant quelque temps notre marge libertine.

— Il est très beau, naturellement ?

— Salvatore ? Oui. Il dégage en outre une chaleur assez surprenante. Mettant dès le premier coup d'œil tous les cœurs dans sa poche. Au point que la jalousie, à ses côtés, devenait un art difficile et assez rétrograde. Inavouable, même...

— Et Morning Glory ?

— Ah ! celle-là... Mais personne ne sait comme Salvatore combiner la passion avec ces « petites fantaisies », comme il dit, ces « petites fantaisies » qui préservent merveilleusement de la satiété. Il en est même résulté une sorte d'émulation entre nous.

Lorsque, dans une soirée par exemple, je le voyais séduit par l'arrivée d'une inconnue, je lui demandais : « La veux-tu ? » Et s'il répondait par l'affirmative, cette inconnue, je faisais des pieds et des mains pour arriver à la mettre dans son lit. Ou plutôt dans le nôtre.

— Et lui, de son côté, vous procurait des amants ?

— Il faisait mieux. De temps en temps, il me présentait l'un de ses amis et si celui-ci me convenait, ils me prenaient ensemble tous les deux, d'une manière ou d'une autre.

— Voilà au moins une vie conjugale qui ne manquait pas de piquant !

— Vous riez, mais vous n'oubliez pas à quel point ces divertissements pris en commun ont contribué à renforcer nos liens réciproques. Alors que

si nous avions mené des aventures du même genre en nous cachant l'un de l'autre, nous serions vite allés à la catastrophe...

— Bien que je sache que c'est pour toi un sujet de réflexion désagréable, j'aimerais que tu me parles de ta rivale.

— Morning Glory ? La gloire du matin... Que veux-tu savoir au juste ?

— Attention, ma question sera cruelle. Je me demandais si ta fuite n'était pas en réalité l'aveu d'une défaite.

— Tu as deviné juste. Lorsqu'un monsieur se trouve au lit avec deux femmes, celles-ci voient tout de suite laquelle des deux excite le plus le monsieur.

— Et cette fois-là c'était elle ?

Alessandra, qui allumait une cigarette pour tenter de venir à bout de sa nervosité, fit signe que oui.

— Contre cela, il n'existe aucun moyen de défense ?

— L'amour. Et rien d'autre. Mais la nature du désir est de déranger l'ordre des choses en sa faveur. Par là, le désir, le vrai désir, impérieux, irrésistible, est toujours révolutionnaire. Pourtant, en raison même de sa spontanéité, il peut s'évanouir aussitôt qu'il a connu la satisfaction. En revanche, s'il persiste, s'il survit au plaisir, le danger est alors à son comble. Car un nouvel amour peut se construire autour du désir triomphant, éclipsant l'ancien amour et l'expédiant aux oubliettes.

— Et tu redoutes que ce soit ce qui se passe en ce moment ?

De grosses larmes roulaient sur les joues de la jeune femme.

— En dépit de quoi tu restes tout de même fidèle à Salvatore ?

— Oui, mon amour. Pardonne-moi !

C'était la première fois qu'elle me disait « mon amour ».

La nuit suivante, je la vis nue pour la première fois. Je tremblais comme une feuille. Chose plus grave, j'en perdis sur-le-champ toute aptitude à l'exercice de la virilité. Mais la jeune femme s'employa efficacement à me rendre opérationnel. Voici comment.

Nue, je l'ai dit, elle vint s'allonger sur mon corps nu et, après quelques fougueux baisers, se branla littéralement contre moi, frottant avec violence ses seins contre ma poitrine et surtout son pubis contre mon membre, de telle sorte que j'accédai sans trop tarder à l'érection puis à l'éjaculation. Elle bascula alors sur le côté et étendit autant qu'elle le put, de son cou jusqu'à sa vulve, la claire substance séminale. Maintenant toute gluante, elle revint s'allonger sur moi et recommença son manège. Tout cela sans articuler un seul mot, mais en poussant de profonds soupirs voluptueux.

Les couleurs presque fluorescentes dont usent Beccafumi et d'autres maniéristes soulignent qu'avec eux nous nous trouvons dans un univers étranger à celui dans lequel nous avons coutume de vivre. Un univers nocturne, onirique, fantastique. Ainsi ces artistes accusent-ils la distance à laquelle ils se tiennent par rapport à un réalisme dont la Renaissance a paru si souvent éprise. Car Beccafumi et les siens ont pris la tête d'une armée de fantômes...

— J'imagine que Beccafumi aurait aimé peindre la silhouette de cette Alessandra drapée de foutre, murmurai-je à l'oreille de la jeune femme après lui avoir lu ce passage.

— Qui sait ? fit-elle rêveusement en posant sa main sur ma braguette. Mais comme nous n'étions pas seuls dans le restaurant, je l'incitai à occuper ses mains autrement. Elle alluma une cigarette.

Le soir même, ce n'est pas sans mal que je parvins à concentrer la lumière des lampes de chevet sur ses cuisses écartées. Si singulier qu'il y paraisse, les lampes de chevet ne sont pas faites pour ça. Du moins dans les grands hôtels. Enfin s'offraient à mes regards les trésors de son intimité amoureuse !

Pas plus dans la vie que dans les livres, les grands séducteurs ne se montrent exagérément loquaces à propos des organes sexuels de la femme. Je me demande si un malaise persistant n'est pas la clef d'une telle discrétion. Malaise auquel les hommes n'échappent d'ordinaire qu'en

obstruant à l'aide de leur pénis cette ouverture même qui les condamne à une aussi profonde gêne.

La situation dans laquelle je me trouvais, en m'interdisant de pénétrer dans le temple de la féminité, favorisait la contemplation de ses abords. J'ai donc souvent et longuement contemplé Alessandra. Jusqu'à ce qu'elle me rappelle à l'ordre. Car, pour la plupart, les femmes aiment mieux être caressées que contemplées.

— Qu'as-tu appris ? Qu'as-tu découvert ? me demandait-elle lorsque l'observation s'était prolongée outre mesure aux dépens de l'action.

— Rien, absolument rien, lui répondais-je.

— Rien ? Tu en es bien sûr ?

Je sentais qu'une vague inquiétude s'emparait d'elle. Et si jamais j'avais découvert en elle quelque chose sur son propre compte qu'elle ignorait ? Je me disais que c'était peut-être une inquiétude de ce genre qui favorisait tellement l'homosexualité féminine. L'autre femme, n'est-ce pas en premier lieu celle dont on regarde, dont on interroge l'organe sexuel et qui regarde, qui interroge le vôtre ? Et, par là, vous rassure.

Je m'en tirais généralement par une boutade :

— Plus je te regarde au lieu qui te fait femme et plus je me convaincs que je n'entends rien, mais vraiment rien, au genre féminin ! C'est vrai, je t'assure, je n'y comprends rien...

Elle haussait les épaules avec agacement.

Je sus très vite que sa sensibilité rectale était tout aussi développée que sa sensibilité vaginale. Interrogée à ce sujet, Alessandra en plaisantait volontiers :

— Ne savez-vous donc pas, mon chéri, que pour nous autres Italiennes la relation sodomite relève d'une tradition immémoriale ? On raconte même

qu'en Sicile, en Calabre et dans tout le Mezzogiorno, là où le pucelage des futures épouses est toujours si soigneusement surveillé et protégé, c'est le père, ou le frère aîné, l'oncle à la rigueur, qui fraie le chemin en procédant rituellement au dépucelage anal des jeunes filles...

— Ça leur permet d'attendre l'arrivée du Prince Charmant ?

— Oui. En lui gardant leur virginité de devant...

Elle venait justement de dessiner le costume d'Arsinoé pour sa comédie musicale. Par derrière, la robe de l'ardente veuve était munie d'un petit rideau noir qui s'ouvrait précipitamment lorsque le besoin s'en faisait sentir. Effet comique assuré.

Ce que je n'ai pas dit encore, c'est que les maquettes d'Alessandra étaient de véritables œuvres d'art. Non point qu'elle fut animée avant tout de préoccupations esthétiques. Mais son plaisir se faisait plus intense lorsqu'elle jouait sans restriction aucune des ressources qu'elle mettait à contribution, car d'un projet à un autre elle modifiait et sa technique et sa palette.

Cette fois-ci, elle s'en était remise essentiellement à l'aquarelle. Le papier, assez fin, qu'elle humectait, elle disait qu'il était gorgé de foutre, se gondolait, se froissait, se déchirait parfois, ce qui convenait à merveille aux mines chiffonnées des héroïnes, comme aux dentelles, aux bouillonnés, aux ruchés de leurs robes. Pour étendre la couleur, elle se servait aussi souvent de ses doigts que de ses pinceaux.

Ainsi lorsqu'elle décida de doter Célimène d'une fausse vulve, à laquelle pendrait une flèche portant le nom d'Alceste. Je vis cet appendice naître de ses doigts promenés en désordre dans le rouge, le blanc et le noir.

— En faisant ça, j'ai l'impression de me faire jouir ! s'écriait-elle.

Et un instant plus tard, éclatant de rire :

— J’offrirai l’aquarelle originale à Catherine Diego en échange de la permission de lui fourrer la main entre les cuisses !

— Et tu crois qu’elle acceptera le marché ?

— Non, je ne crois pas. Mais qu’est-ce que je risque ?

Et comme cette perspective la mettait soudain dans tous ses états, je fus prié de m’agenouiller aux pieds de l’aquarelliste pour me désaltérer aux sources mêmes de son émotion créatrice.

Tandis que, le visage enfoui entre ses belles et longues cuisses, je célébrais les divinités cachées en ces lieux, elle me dit :

— Savez-vous, mon chéri, qu’en me prodiguant les mêmes caresses les lesbiennes les plus réputées n’ont pas su me donner autant de bonheur que vous ?

— Et à quelle cause attribuez-vous ce mystère ? demandai-je, suspendant un instant la célébration du culte.

Elle alluma une cigarette avant de répondre, au milieu de toute une floraison de fumées :

— Je ne devrais pas vous le dire... C’est parce que je vous aime et que je connais un intense bonheur à laisser ruisseler sur vos lèvres les eaux issues de mes sources voluptueuses.

Là-dessus, jetant sa cigarette sur le carrelage, elle suspendit son discours parce que la pointe de ma langue venait de déclencher une série d’orgasmes particulièrement ravageurs.

J’étais tout de même curieux de savoir à quel abîme de dépravations Salvatore l’avait réellement arrachée.

— Je vais t’en donner un seul exemple, me répondit-elle. Il faut que tu saches d’abord que, encore adolescente, j’ai appartenu à une petite bande de jeunes gens fortunés qui ne s’intéressaient qu’à la dépravation sous toutes ses formes. Un soir, après m’avoir bandé les yeux et attaché les mains derrière le dos, on m’a demandé d’identifier exclusivement d’après leur goût les sécrétions viriles de cinq ou six de mes habituels compagnons de débauche.

— Diable !

— Pour amener la montée de la sève, ils faisaient l’amour avec les autres filles de la bande.

Lorsqu'ils se trouvaient sur le point de décharger, ils venaient délivrer entre mes lèvres leur message spermatique...

— Et qui vérifiait que tout cela se passait sans la moindre tricherie ?

— Une fille qui était un peu amoureuse de moi et qui se chargeait aussi de m'essuyer la bouche, principalement par ses baisers. Et de plus, pour me soutenir le moral, elle me caressait les seins...

— Ne vous était-il pas possible cependant de déceler, à l'extrémité de ces jeunes messieurs, quelque singularité morphologique bien connue de vous et par là susceptible de vous mettre sur la piste ?

— Si, bien entendu. Mais surtout, comme j'avais les yeux bandés, je tendais l'oreille tant que je pouvais et à travers les exclamations ou les soupirs d'extase des uns et des autres, j'arrivais sans trop de mal à deviner, deux fois sur trois, quel garçon était occupé à faire l'amour avec quelle fille. Grâce à de tels stratagèmes, je parvins sans me tromper à déceler l'identité des divers crus qui m'étaient proposés...

On a souvent souligné la dette des maniéristes relativement à la linea serpentinata du second Michel-Ange. Sauf que les personnages de Michel-Ange demeurent puissamment matériels, faits de chair, ou de glaise, alors que les personnages de Beccafumi et de ses pairs sont des flammes pures. Ils sont en effet aussi impalpables que des flammes, ils en possèdent les mêmes coloris fluides, ces couleurs fascinantes et comme perpétuellement changeantes. Ainsi se confirme qu'ils nous entretiennent d'un autre monde, non point celui des âmes, qui se passe de couleurs, mais celui d'une spiritualité en quête des plus hautes extases et dont on ne peut pas dire qu'elle condamne nos rêves parce qu'ils sont aussi inconsistants que des flammes, mais cherche au contraire à en égaler la transparence et la fluidité. De sorte que l'ambition maniériste pourrait se résumer à la surprenante sentence de Novalis : « L'eau est une flamme mouillée. »

— Mais, mon ami, tout cela que tu écris à propos des maniéristes ne revient-il pas à dire qu'ils obéissaient par-dessus tout à une incitation à fuir les réalités quotidiennes ?

— Comme tu auras été pour moi une incitation à fuir la trivialité des étreintes amoureuses. Alessandra éclata de rire.

— De toute évidence, le maniérisme est, esthétiquement parlant, une perversion, reprit-elle. Et je trouve tout à fait merveilleux que, venant ici pour écrire un livre sur Beccafumi, vous tombiez sur moi qui vous entraîne dans une relation amoureuse totalement perverse !

— Ma chère Alessandra, il n'est pas sans intérêt non plus de remarquer que vous êtes ici pour travailler à un projet lui aussi excessivement pervers !

— Mon projet est pervers, certes, mais lui du moins ne doit rien à la sublimation...

— Et vous êtes assez cruelle pour vous en vanter ?

— Savez-vous ce qui serait le comble de la perversion que nous vivons ?

— Non, je ne vois pas...

— Que Salvatore débarque ici avec son caméscope et filme en direct et sans en rien retrancher notre relation amoureuse si particulière...

Si, comme on l'aura compris, j'étais si profondément fasciné par l'observation des organes amoureux d'Alessandra, je ne pouvais non plus que difficilement détacher mes lèvres de sa gorge, qui contribuait tellement à la séduction que la jeune femme exerçait sur moi. Et je ne cessais d'user tour à tour de tous les procédés susceptibles d'en faire gonfler et durcir les mamelons.

Bien qu'elle ne fût pas insensible à ces caresses-là, il s'en faut de beaucoup, elle me laissait faire en riant et me disait :

— Tu les aimes trop, mes seins ! Tant et si bien que lorsque je m'en irai, je serai obligée de te les laisser...

Mais en réalité elle aimait mieux qu'après avoir longuement heurté mon gland contre la pointe de ses seins, j'en englué les mamelons de mes sécrétions séminales. Elle usait ensuite de cette substance comme elle aurait fait d'une pâte pectorale, si bien que je ne pus m'empêcher de l'interroger un jour à ce propos :

— Naïvement, me répondit-elle, je m'imagine que ça les fortifie et que ça les rend plus beaux encore. Mais je ne me souviens pas d'avoir jamais rien entendu raconter de tel...

— J'ai pris le goût du tabac en même temps que le goût de l'amour, racontait-elle. Je me souviens d'une période en particulier, autour de mes

dix-sept ans, où plus je faisais l'amour et plus je fumais.

— Et le goût des femmes, quand l'as-tu pris ?

— C'est malaisé à dire, répondit Alessandra. Car le goût des femmes, à la fois je l'ai et je ne l'ai pas. Dans cette bande de dépravés à laquelle j'ai longtemps appartenu, je couchais avec les filles comme avec les garçons et je prenais mon plaisir des deux côtés. Mais je n'ai jamais éprouvé une grande passion pour une de ces filles et pourtant il m'est arrivé d'avoir beaucoup d'affection pour l'une ou l'autre d'entre elles. Par la suite, quand j'ai fréquenté les jeunes comédiennes de Piccolo ou les top models de Salvatore, c'est de la curiosité plus que de l'amour que j'ai ressenti pour celles que je trouvais les plus séduisantes. Comment te dire cela ? C'est très agréable, de caresser une jolie fille, mais il ne faut pas que ça dure trop longtemps. Or les vraies amours lesbiennes, c'est du non stop ! Moi, ça me rase très vite ! Tandis que quand je fais l'amour avec un beau garçon, j'aimerais que ça n'aie pas de fin. Qu'il me prenne tour à tour de toutes les façons. Ou même...

— Ou même ?

— Ou même, lorsqu'il est fatigué, qu'un autre vienne prendre le relais...

— Diable !

— Que veux-tu ? Un moment, j'ai rêvé de devenir une sorte de sainte de la jouissance amoureuse, disait-elle. Une Sainte Putain, que l'on finirait par mettre dans le calendrier.

— Tu voulais te faire canoniser ?

— Et pourquoi pas ? Mais je ne sais pas ce qu'il faut faire pour y parvenir...

— En gros, il n'y a que deux manières : ou bien subir le martyre, ou bien mener une vie exemplaire...

Elle pouffa :

— Comme je suis un peu douillette, je crois qu'il me serait plus facile de mener une vie exemplaire...

— Sais-tu, lui répondis-je, que la patronne des putains n'est autre que la Sainte Vierge ?

— Non, je ne savais pas. Comme c'est étrange !

Elle goûtait particulièrement que je m'excitasse tout au long de son sillon fessier pour finir par l'irriguer entièrement, non sans avoir entre-temps irrité d'un gland agressif le clitoris, l'orifice vaginal et l'orifice anal. Elle s'employait ensuite à prolonger mes efforts en se procurant du plaisir par ses propres moyens.

Une nuit en particulier, où je la vis s'efforcer d'introduire en profondeur tout le foutre qu'à sa demande j'avais déversé à l'entrée de son vagin, je ne pus m'empêcher de lui représenter qu'il y avait quelque contradiction de sa part à faire pénétrer ma semence là où elle ne voulait à aucun prix que pénétrât mon membre viril.

Ses yeux brillaient de malice tandis qu'elle me répondait :

— Mais ne voyez-vous pas, mon chéri, que ma jouissance est à son comble lorsque je parviens, du moins en partie, à tourner une loi que j'ai moi-même promulguée ?

Je ne cacherai pas que nous connûmes des tentations résolument scatologiques. Mais nous parvînmes à les surmonter...

C'est que, en fin de compte, contrairement aux préceptes de Georges Bataille, nous nous sentions trop intimement épris de la beauté pour être tentés de la profaner ou de la souiller. La beauté étant ici, il va sans dire, celle d'Alessandra elle-même.

Car le narcissisme n'était pas pour l'effrayer :

— Même si, personnellement, le corps de la plus belle femme du monde ne m'apporte pas autant de satisfaction charnelle que le tien, par exemple, mais si ! mais si ! je maintiens qu'il n'y a rien que l'on puisse mettre au-dessus de la beauté féminine. Écoute-moi. Ce que je vais te dire va te paraître complètement dénué de modestie, je le sais. Lorsque je suis seule dans ma salle de bains et que j'ai le temps de me passer un peu en revue, je suis émerveillée. Mais enfin, me dis-je, ces yeux, ce nez, cette bouche, cette

chevelure, ces épaules, ces seins, ces fesses et tout le reste, n'est-ce pas extraordinaire ?

Elle reprit au bout d'un instant :

— C'est d'ailleurs le même émerveillement qui m'a conduite dans ces petites aventures faussement lesbiennes dont je t'ai déjà parlé. Voir de près et même caresser de la main, ou lécher, ou sucer, ces bouches, ces seins, ces fesses, ces sexes tendres, toutes ces merveilles accumulées ! Le malheur, pour moi, c'était que le cœur n'y fût pas ! Mais une admiration sans bornes, oui ! Je trouverais tout à fait légitime que soit institué un culte à la beauté féminine et qu'au lieu de s'écraser devant les bêlements d'un prêtre quel qu'il soit, curé, rabbin ou muezzin, il faille se prosterner devant les seins et le con et le cul, non point d'une Déesse-Mère, mais d'une Déesse de l'Amour !

Après s'être accordée une pause, elle poursuivit :

— En revanche, si, sur le champ de bataille, c'est mon lit que je veux dire, je suis prête à craquer devant un beau pénis en érection, jamais tu ne réussirais à me convaincre de suivre en procession, comme le faisaient les Grecs et les Romains, quelque énorme phallus juché sur des roulettes et bon tout au plus, selon moi, à servir d'enseigne à un charcutier !

Elle affichait un scepticisme absolu relativement aux dispositions sentimentales des femmes :

— J'ai rencontré des filles folles de leur corps, jamais aucune qui soit folle de son cœur. Les femmes ne sont pas sentimentales, même si elles sont persuadées du contraire. Et lorsqu'elles parlent de leur cœur, elles savent très bien que, la plupart du temps, il bat entre leurs cuisses. Elles ont pourtant un besoin inné, non seulement de susciter l'amour d'autrui, mais de se croire amoureuses. Ce n'est pas un hasard si nous assistons aujourd'hui à l'épanouissement du mythe du top model. En effet, ce mythe répond parfaitement à l'attente profonde d'une grande majorité de femmes : séduction charnelle à tout casser, intrigues amoureuses pour romans-photos, mentalité de tiroir-caisse...

— Et vous-même, Alessandra, vous sentez-vous capable d'aimer ?

— Mon chéri, ne suis-je pas amoureuse de vous ? Ce bref dialogue tandis que, feignant de la sodomiser, je répandais ma semence de manière à ce qu'elle ruisselât tout au long de la vallée des fesses pour ne s'arrêter qu'à l'orée de la forêt pubienne.

Le lac de Garde, miroitant au clair de lune tel un fleuve d'argent.

Elle riait :

— Au fond, ce que nous faisons ensemble, vous et moi, c'est beaucoup plus dégoûtant que si nous couchions ensemble comme tout le monde.

— C'est ça justement, les perversions : tout ce qui éloigne du rapport sexuel normal ou prétendu tel...

— Mais vous et moi nous sommes amoureux l'un de l'autre, n'est-il pas vrai ? Ce qui prouve bien que les perversions ne sont pas les ennemies de l'amour.

— Notre cas est cependant un peu spécial, il faut en convenir. Mais même chez des amants qui entretiennent une relation dite normale, les perversions ne sont pas exclues, au contraire !

— Elles viennent pimenter leurs jeux, en dissiper la banalité ?

— Cela aussi, bien sûr. Mais plus encore elles ouvrent à l'amour de nouveaux domaines, où il atteint sa pleine dimension.

— L'amour aurait donc des dimensions, que l'on pourrait mesurer ?

— Non, je ne crois pas qu'il soit mesurable. En revanche, je suis persuadé que, théoriquement du moins, un couple d'amants pourrait à lui tout seul réinventer l'amour et en déplacer les limites hors de tout ce qui a été connu auparavant.

— Oui, mais comment le saurait-on ?

— Il est vrai que ça risquerait de passer inaperçu s'ils ne mettaient personne dans la confidence. À moins qu'ils n'en laissent après eux la relation écrite... Alessandra réfléchit un instant avant de reprendre :

— Et si nous étions nous-mêmes, vous et moi, en train de déplacer les limites de l'amour ?

— Bien que nous en refusions les données fondamentales ?

— À cause de cela, justement. À première vue, nos perversions sont fondées sur la transgression de la sexualité ordinaire. Mais si, en réalité, c'était sur la sublimation de cette sexualité ordinaire qu'elles étaient fondées ? La sublimation n'est-elle pas un dépassement par le haut, alors que le refoulement est un dépassement par le bas ?...

Beccafumi était-il homosexuel ? Je n'en sais rien et son superbe autoportrait du Musée des Offices, à Florence, m'encouragerait à penser que non. Mais quel crédit apporter sur ce point à un portrait et même à un autoportrait ? Ce qui est certain, c'est que plusieurs maniéristes furent homosexuels, ou du moins on présume qu'ils le furent parce que cela faisait bon ménage avec les autres travers qu'on leur prêtait : désordres mentaux, maladies nerveuses, singularités dans un sens ou dans un autre. En effet, peu d'artistes comme les maniéristes soulevèrent autant d'incompréhension et même d'hostilité. Et d'ailleurs l'expression même de maniérisme continue d'avoir une signification péjorative chez beaucoup d'écrivains, pour ne point parler des journalistes...

— C'est si juste, ce que tu as écrit ! me disait Alessandra. Chez les décorateurs au contraire, il règne en ce moment une admiration sans bornes à l'égard de Pontormo, de Rosso, du Primaticci, de Parmigianino et, bien sûr, de Beccafumi. Comme il me tarde que ton livre paraisse, que je puisse le dévorer des yeux comme aujourd'hui je dévore son auteur de baisers...

J'avais parlé à Alessandra d'un petit pastel de Valentine Hugo que je possède et dans lequel s'affrontent le gland d'un membre viril et le gland d'un clitoris. Une œuvre datant vraisemblablement de l'époque, au tout début des années trente, où l'artiste fréquentait ces trois grands amateurs d'amour et d'érotisme que furent André Breton, Paul Eluard et René Char. Alessandra voulut sur-le-champ reproduire la situation, mais cela ne donna pas grand-chose.

— Alessandra, avouez que votre comportement à mon égard relève du sadisme pur et simple.

Elle riait en montrant des dents si éclatantes que je ne pouvais m'empêcher d'y soupçonner quelque chose du requin.

— Mais avouez de votre côté, répliquait-elle, qu'à subir mon sadisme vous récoltez de grandes jouissances...

— Mes premiers enthousiasmes de petite fille expliquent sans doute ma fixation inébranlable à la gloire du membre viril. Ce merveilleux instrument de chair, si doux au toucher, qui brusquement grandit, grossit et peut même se transformer en lance d'arrosage ! Et ce qui le rend plus cher encore au cœur de la petite fille, devenue jeune fille, c'est la découverte stupéfiante qu'elle-même peut contribuer directement à cette série de métamorphoses. Quelquefois sans rien faire d'autre que déployer sa propre beauté, en enlevant son tee-shirt ou en ôtant sa culotte...

— Et encore tout cela ne relève-t-il que du seul spectacle ! Ne passons-nous pas du rôle de spectatrice à celui de miraculée du jour où nous découvrons que ce membre, introduit dans le secret de notre chair, y éveille des émois considérables ? Comment dès lors ne pas s'en trouver durablement perturbée ?

Il arrivait cependant à Alessandra d'instruire le procès de la virilité en général et de la mienne en particulier. Comme par hasard, c'était de préférence dans les moments où, épuisé par ses prestations répétées, mon appareil génital régressait au stade de la totale détumescence. Soulevant avec mépris une verge exsangue ou un testicule avachi, elle disait alors :

— Voici donc l'envers du décor, les coulisses d'Éros, le vestiaire de Don Juan où celui-ci révèle sa foncière médiocrité...

Elle pouvait tenir cette note-là assez longtemps. En général jusqu'au moment où je faisais mine de me rhabiller. Elle reprenait alors les choses en main et ne tardait pas à me rendre ma superbe.

Elle ne craignait pas non plus, en pareille circonstance, d'adopter, comme l'aurait fait la première féministe venue, un ton belliqueux pour mieux condamner l'empire du phallus, ce colosse aux pieds d'argile. Mais elle pouvait tout aussi bien s'attendrir sur cet aveu de fragilité que constituait à ses yeux un organe viril au stade de l'avachissement absolu. Cette apparente

incohérence dans ses prises de position ne la gênait pas le moins du monde et comme je lui faisais remarquer ses contradictions, elle répondait :

— Pourquoi voudrais-tu que je joue toujours le même air ? Ce serait tellement ennuyeux...

— Supposons que tu te trouves seule avec un homme dont tu sais pertinemment que ce n'est pas un homosexuel. Tu te déshabilles devant lui et cependant il n'entre pas sur-le-champ en érection devant tes charmes. Ne te sentirais-tu pas insultée ?

— Je suppose que oui, en effet...

Elle riait.

— Mais pour autant que je m'en souviene, ça ne m'est jamais arrivé !

— Alessandra, ne trouvez-vous pas qu'il y a quelque chose de très mystérieux dans la vie amoureuse ? Peut-être seriez-vous en mesure de m'apporter vos lumières là-dessus...

— Allez toujours, mon ami !

— Je prends le cas d'un couple d'amants très épris l'un de l'autre. Il est normal qu'ils aient envie de faire l'amour ensemble. Supposons qu'ils le fassent. Qu'est-ce donc qui les pousse ensuite à recommencer encore et encore ? Ne se souviennent-ils pas du plaisir qu'ils viennent d'éprouver ? Ou veulent-ils faire la preuve qu'ils sont habités d'une sorte de frénésie animale aux effets presque mécaniques ? Autrement dit, pour des gens qui s'aiment, n'est-il pas un peu ridicule de vouloir toujours faire l'amour ?

— C'est sans doute un peu ridicule, mais avouez que c'est bien agréable ! Que voudriez-vous opposer à cela ?

— Je me plais à imaginer un monde qui serait régi par d'autres lois et d'autres habitudes que celles à quoi nous souscrivons. Reportons-nous par la pensée à cette après-midi, il y a maintenant quinze jours de cela, où je vous ai aperçue pour la première fois. Aussitôt, j'ai été pris pour vous d'un violent désir. Supposons que je sois parvenu à vous le faire comprendre...

— Je l'ai tout de suite compris, mon chéri !

— Attention, Alessandra : à partir d'ici, je ne raconte pas ce qui s'est vraiment passé entre nous, je vous entraîne dans le domaine de la spéculation. Ou de la fiction, si vous préférez.

— Vous inventez, en somme ?

— Voilà. Nous venons de nous rencontrer, j'ai envie de coucher avec vous, cette idée ne vous déplaît pas, vous m'invitez à vous suivre dans votre chambre et nous y faisons l'amour.

— Jusque-là, on ne s'éloigne pas trop, de la vraisemblance, on ne s'éloigne que de la réalité...

— Oui, sauf que, dans ma fiction, ce serait pour la première et la dernière fois.

— Ça non plus, ça n'a rien d'extraordinaire. J'ai connu des hommes et surtout des femmes qui se refusaient à coucher plus d'une fois avec le même partenaire. Je me souviens d'une fille en particulier qui, lorsqu'elle rencontrait un homme, était disposée à ne rien lui refuser, mais qui, le lendemain, ne le connaissait plus, qu'il ait ou non couché avec elle...

— Ne pensez-vous pas que ces hommes et ces femmes étaient dans la vérité ?

— Dans leur vérité, peut-être. Niez-vous qu'il y ait du plaisir à la répétition ?

— Je ne le nie pas. Je crois même que je serais capable, si l'occasion m'en était offerte, de faire plus d'une fois l'amour avec vous...

— Niez-vous aussi tout mérite à la vie de couple ?

— Certainement pas ! Et même...

— Et même ?

— Et même j'aurais grand plaisir, Alessandra, à vivre avec vous...

— C'est vrai, mon chéri ?

— Même si vous me trompiez de temps en temps ! Mais je suppose que vous ne pourriez pas faire autrement...

— Non. C'est plus fort que moi ! Cela dit, même s'il m'arrivait de vous tromper, je resterais amoureuse de vous...

— Parce que ça aussi, c'est plus fort que vous ?

— Quoi donc ?

— De rester amoureuse de ceux que vous trompez ?

— Ce qui me chiffonne aussi dans l'amour en général et jusque dans nos relations, c'est que presque tout, excepté les baisers proprement dits, se situe au-dessous de la ceinture...

— Et alors ?

— Et alors, Alessandra, ce qui m'a bouleversé lorsque je vous ai vue pour la première fois, c'est la sublime beauté de votre visage et aussi sans doute

celle de votre poitrine. Et, chaque fois que je vous vois, votre physionomie et vos seins me bouleversent toujours autant...

— Je le sais bien, mon chéri !

— Pourquoi faut-il alors que, lorsque nous nous retrouvons dans votre chambre ou dans la mienne, ce soit pour donner toute la place, ou presque toute, à nos organes génitaux ?

— C'est la nature qui l'a voulu ainsi ! Elle m'a rendue belle pour que nombreux soient les hommes désireux de coucher avec moi afin que leur semence me féconde et qu'ainsi l'espèce humaine soit préservée de la disparition...

— Schopenhauer l'avait parfaitement établi, il y a plus d'un siècle de cela. Mais qui nous oblige de suivre aussi aveuglément les prescriptions de la nature ? Ne sommes-nous pas des mammifères supérieurs dotés d'intelligence et d'imagination ?

— Vous souhaiteriez que nous puissions nous aimer sans avoir besoin de coucher ensemble ?

— Pourquoi pas, si la chose était possible ?

— Mais la nature nous tient par le plaisir que nous découvrons dans la copulation ! Elle est plus rusée que nous, la nature ! Elle réussit à nous convaincre que plus nos sentiments sont profonds, plus grande sera notre jouissance charnelle...

— Plus profondément je vous aimerai, Alessandra, et plus mon membre deviendra grand et fort ?

— Indépendamment des fins qui relèvent des strictes lois de la reproduction, il y a quelque logique à cela. En effet, plus long sera votre membre et plus il aura des chances de pénétrer loin dans ma chair...

— Et de toucher votre cœur ?

— Imaginez-vous un autre parcours ?

— Je n'en imagine pas un autre. Et cependant...

— Et cependant ?

— Et cependant, n'êtes-vous pas persuadée, Alessandra, dans le secret de votre cœur, que nous pouvons vivre le parfait amour, vous et moi, sans que jamais mon membre n'en vienne à pénétrer votre chair ?

— C'est une sorte de pari que je fais avec moi-même, tout en demeurant certaine que je n'ai aucune chance de le gagner.

— Nous serions donc condamnés à jouir sur cette terre si nous voulons aimer et être aimés ?

— Hélas ! mon pauvre ami, j'ai bien peur que tel soit en effet le boulet que nous devons traîner tout du long dans notre vallée de larmes...

Parfois, lui plantant mon pouce dans la voie anale et mes autres doigts lui forçant la vulve, je la faisais jouir sauvagement, quoique en mesure. Ou je froissais longuement la muqueuse qui sépare le rectum du vagin, tandis que, prête à défaillir, elle bondissait d'extase en extase jusqu'à ce que j'en eusse la main droite ankylosée et toute poisseuse.

À la fois elle tirait de cette situation une grande satisfaction voluptueuse et elle s'en trouvait profondément humiliée, tant s'accusait à cette occasion la profonde dépendance où elle demeurait de ses organes génitaux.

— Tu me traites comme une vieille putain, comme une chienne en chaleur, comme un morceau de viande, me disait-elle d'une voix basse, écrasée de honte.

— Écoute, lui répondais-je, tu ne me laisses que cette façon de te pénétrer... Elle hochait silencieusement la tête.

Puis d'une voix blanche, à la limite de l'audible :

— Recommence, mon chéri ! Recommence, je t'en prie...

Elle me confia un jour que son initiation à la sodomie s'était si bien passée, sans qu'elle eût pour autant renoncé au plaisir vaginal, qu'elle en vint un moment à demander à ses complices habituels de la prendre en sandwich.

— Même si c'était assez douloureux, celui qui me prenait par-devant et celui qui me prenait par-derrière ayant l'un et l'autre tout naturellement tendance à tirer mes chairs chacun dans son sens.

— D'où une impression de déchirement, sans doute ?

— Oui, quelque chose comme ça. Mais très vite la douleur devint partie intégrante du plaisir éprouvé. Car, à me sentir pénétrée par deux amants en même temps, quelle sensation enivrante, surtout les premières fois...

— Car vous avez fini par vous en lasser ?

— Oui. Jusqu'au jour où, comme je vous l'ai déjà conté, j'ai dû recommencer avec Salvatore et ses amis...

— Quel dommage pour vous, mon chéri, que j'aie été sotte au point de jurer fidélité à Salvatore...

— Et sans qu'il s'en doute, l'heureux homme !

— Sinon, j'aurais trouvé sans peine par ici quelque beau garçon pour tenir le rôle du troisième. Je vous jure que vous auriez connu là un moment inoubliable !

— Inoubliable, vraiment ?

— Oui. Je ne peux parler évidemment que de ma propre expérience. C'était déjà assez surprenant lorsque je n'éprouvais aucune espèce de sentiment ni pour l'un ni pour l'autre des deux hommes. Ça devenait plus excitant lorsque j'étais amoureuse de l'un des deux, comme ce fut le cas, ces derniers temps, avec Salvatore et ses amis. Il ne m'est arrivé qu'une fois d'être amoureuse en même temps des deux hommes qui se partageaient mon corps. C'est peut-être mon souvenir voluptueux le plus fantastique. Rien que d'y songer, j'en frissonne encore...

Comme, à cet instant-là, ma main était engagée entre les cuisses d'Alessandra, je pus constater sans peine que son émoi n'était pas simulé. Je la caressai un instant jusqu'à ce que, cessant de se trémousser, elle reprenne :

— Si vous songez à ce que nous montrent de cette double pénétration les films pornographiques, ça n'a évidemment rien de bouleversant. Ce serait plutôt un exploit passablement répugnant. Et même assez grotesque. Mais la femme qui est prise ainsi de part et d'autre perd très vite conscience de la réalité. Elle bascule dans une sorte de cauchemar voluptueux. Les deux organes virils qui s'introduisent en elle deviennent fantasmatique-ment deux énormes bêtes qui la dévorent de l'intérieur. Pour moi du moins, c'est comme cela que ça se passe. Car j'avoue n'avoir pas interrogé d'autres femmes à ce sujet...

Lorsque mon membre viril, longuement caressé par ses soins, atteignait toute sa magnificence, Alessandra aimait le contempler quelques instants avant de reprendre la manœuvre qui conduirait à la déflagration finale. Une fois, en pareil cas, elle alla jusqu'à me déclarer :

— Voici mon bâton de lumière !

Mais je fus pris alors d'un fou rire si irrépressible que, vexée, elle renonça définitivement à employer cette expression.

La robe d'Éliante était excessivement décolletée. Et, selon le scénario, le jeune Louis XIV fut si ému par la vue de la gorge incomparable de cette jeune dame qu'il ne put s'empêcher de l'arroser de sa royale semence. Alessandra décida qu'une broderie d'argent serait chargée de commémorer, sur la scène du Misanthrope nouvelle manière, ce glorieux événement.

Par contre, je m'insurgeai contre l'accessoire dont Alessandra prétendait doter Alceste. C'était un face-à-main constitué par un pénis dont la poignée était une verge et les verres de lunettes les testicules. Grâce à cet instrument, Alceste aurait jeté sur les dames qui l'entouraient un regard chargé d'arrière-pensées phalliques. Ce qui, me sembla-t-il, était trahir l'esprit du personnage, serait-ce dans la perspective d'une comédie musicale obscène. C'est en effet de Célimène, autrement dit de la féminité même, qu'Alceste est épris.

— En moi, qu'aimes-tu le mieux ? me demandait-elle. Ne plaisante pas. Dis-moi la vérité.

Je réfléchis un instant. Finalement, je crus avoir trouvé :

— Ton regard, Alessandra, lorsque tu viens d'essayer un violent orgasme.

— Au cours de mes années de dépravation, ce qui m'a sans doute le plus impressionnée c'était, lorsque j'aidais l'un des garçons de la bande à pénétrer l'une des filles, la manière dont le membre viril distordait les parois de l'organe dans lequel il s'enfonçait. C'était tout particulièrement frappant dans le cas de la sodomie, en raison de la disproportion existant entre le diamètre du pénis en érection et l'étroitesse de l'orifice anal...

— Que, j'imagine, tu avais pour mission de lubrifier ?

— Bien entendu. Mais je commençais toujours par y faire pénétrer ma langue...

— La raison du succès de notre liaison, Alessandra, car vous ne me démentirez pas si j'affirme que c'est un succès... ?

— Je ne vous démentirai certainement pas, mon ami !

— La raison, disais-je, de ce succès me paraît tenir en partie au fait que nous censurons dans sa plus grande part l'animalité de la relation amoureuse.

— Vous voulez dire l'accouplement en lui-même, la manière dont les organes génitaux se pénètrent et jouent au-dedans l'un de l'autre, toutes ces choses au fond si répugnantes...

— ... et dont en temps ordinaire vous raffolez cependant !

— Lorsqu'on y songe en effet, c'est totalement dégoûtant ! D'ailleurs, avez-vous jamais vu un seul film pornographique qui ne soit pas dégoûtant ?

— C'est bien rare, en effet. C'est même sans doute ce qui explique l'attraction exercée par les films classés X. Au même titre que les films d'horreur, par exemple...

— La différence, c'est que le public des films d'horreur souhaite voir des choses horribles, tandis que le public des films pornographiques souhaite seulement, en principe du moins, voir des gens occupés à faire l'amour.

— Normalement, en filmant de beaux garçons et de belles filles qui couchent ensemble, on devrait obtenir presque à coup sûr de belles images. Or c'est le contraire qui se produit...

— C'est vrai. Je pense à Cicciolina, qui est toujours extrêmement jolie et gracieuse. Eh bien, ses films sont monstrueux de bêtise et de laideur. Les figurants et les figurantes y sont tous affreux et d'une vulgarité repoussante. L'image elle-même est sale, comme si la caméra avait été préalablement plongée dans du fumier, ou dans du cambouis...

— Qui fait ces films ?

— Un Italien, hélas ! Un certain Riccardo Schicchi...

— Ne pourrait-on pas aussi nous accuser, vous et moi, de nous livrer à une parodie de l'amour ?

— Une parodie ? En quel sens ?

— En ce sens que nous ne nous servons de nos sexes qu'à des fins qui ne sont pas les leurs. Leur vocation n'est-elle pas de s'interpénétrer ?

— Nous les détournerions de leur vocation ?

— Mais oui, Alessandra. Regardez donc pour une fois les choses en face !

— C'est vrai. C'est tout à fait contre nature !

— Heureusement pour nous, il n'y a pas d'écologistes qui soient témoins de nos agissements...

La jeune femme se mit à rire et, comme je recommençais à la caresser, elle déclara :

— Je sens que vous allez bientôt retourner, mon ami, à cette parodie que pourtant vous condamnez !

— Je la condamne, je la condamne, c'est vite dit ! En dépit de tout ce qu'on peut lui reprocher, elle n'en est pas moins délicieuse, n'est-ce pas ?

— Délicieuse, vraiment ?

À son ordinaire, elle s'était emparée de mon membre et le câlinait entre les paumes de ses mains. Au bout d'un instant, elle reprit :

— Soyez franc ! Etes-vous si sûr que cela que vous ayez réellement envie de me pénétrer ? Que vous vouliez vraiment introduire ce bel instrument dans l'enceinte de mes chairs pantelantes ? Je suis persuadée qu'en réalité l'innocence de nos jeux amoureux vous enchante. Si nous faisons vraiment l'amour, depuis quinze jours que nous nous connaissons, nous en serions déjà venus à la lassitude ou à une sorte de dimension tragique à laquelle, grâce à la parodie, nous échappons.

— « L'innocence de nos jeux amoureux ! » Alessandra, savez-vous que c'est très étonnant, ce que vous venez de dire ? Vous vous souvenez sans doute que Baudelaire, dans ses carnets intimes, écrivait que ce qui le fascinait dans l'amour, c'était « la certitude de faire le mal ». Et voici que vous nous apportez le remède... Que vous nous révélez qu'il existe un moyen de conserver aux jeux de l'amour leur innocence en les délivrant ainsi du mal...

L'hôtel présentait ce soir-là dans sa salle de spectacles un concert de jazz, donné par une formation réputée. A cette occasion, Alessandra déploya une élégance fabuleuse. Ce qui eut sur moi, lorsque je vins la chercher, le résultat le plus évident comme le plus immédiat. Et comme elle s'en amusait :

— Je suis sûr qu'il ne vous déplairait pas que tous les hommes présents à ce concert, à commencer par les musiciens, entrassent en érection dès qu'ils vous apercevront, lui dis-je.

— Bien sûr que ça ne me déplairait pas ! Mais je ne pourrais pas faire grand chose pour les soulager...

— Même pas leur prêter une main secourable, comme vous le faites pour moi ?

— Voyons, mon ami, ils seront beaucoup trop nombreux !

À aucun moment, depuis que s'était établie entre nous cette familiarité amoureuse, je n'avais vu la jeune femme tentée, ne serait-ce qu'un instant, de porter ses lèvres sur ce membre viril qu'elle ne cessait pourtant de flatter de ses mains. Certes, dès le début elle m'avait prévenu que la fellaton serait exclue de notre dialogue, mais sans m'en donner la raison. Interrogée à ce propos, elle répondit en poussant un profond soupir :

— Tout simplement parce que, de mon point de vue, c'est la plus intime de toutes les caresses. D'ailleurs, même après avoir jeté mon pucelage par-dessus les moulins, même après avoir rejoint cette bande de jeunes débauchés à laquelle j'ai fait plusieurs fois allusion, j'ai longtemps continué à m'y refuser...

— Et qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ?

— C'est quand je suis tombée amoureuse pour la première fois. Bien entendu, je savais comment m'y prendre. J'avais vu de près comment faisaient les autres filles de la bande. Et puis il y avait aussi les films pornographiques. Bref, celui qui a essuyé les plâtres, je l'ai traité avec tant d'application et tant de recueillement, je l'ai sucé avec tant d'amour qu'il a manqué en perdre la boule. Je ne l'ai jamais revu...

Si j'avais à préciser quel est le sentiment le plus répandu parmi les personnages de Beccafumi, je dirais que c'est la terreur. Elle était déjà chez les anges rebelles terrassés par Saint-Michel, elle est aussi partout ailleurs, quel que soit le thème de la composition : dans La Descente du Christ aux Limbes comme dans Le Sacrifice de Seleucos de Locride, dans Le Châtiment du Feu céleste comme dans Moïse brisant les Tables de la Loi. Au risque d'être accusé de sacrifier à une psychanalyse élémentaire, je serais tenté d'identifier ce sentiment de terreur comme la crainte du Père, du Père Éternel s'entend. Quant à la faute qui justifierait cette crainte, elle pourrait être soit d'ordre sexuel : l'homosexualité, soit d'ordre religieux : l'hérésie. Souvenons-

nous d'ailleurs qu'il y eut parfois dans l'histoire convergence de ces deux péchés, en particulier chez les Bogomiles, ou Bougres, la variante bulgare de nos Cathares languedociens...

Alessandra boudait un peu.

— Pourquoi faire de Beccafumi un pédéraste ? À tout prendre, je l'aimerais mieux en hérétique...

— Il y a une exception à la règle que je formulais : L'Annonciation que l'on trouve dans l'église de Sarteano et qui, de toute évidence, marque la réconciliation avec le Ciel...

— Ce qui voudrait dire que Beccafumi renonce à ses erreurs ?

— Regarde bien cet ange. N'est-il pas évident qu'il s'agit d'une femme, en dépit de ses cheveux courts ?

Ce jour-là, ne la voyant pas venir me chercher à l'heure du déjeuner, je téléphonai à la réception. Là, on me dit qu'en ouvrant une dépêche qui lui était destinée, elle avait changé de visage et était aussitôt retournée dans son appartement.

Assez inquiet, j'en conclus néanmoins que je ne devais prendre aucune initiative et attendre qu'elle veuille bien se manifester.

Mais elle ne me rejoignit pas au restaurant.

Après le déjeuner, trop préoccupé pour me remettre au travail, je m'étais dévêtu et, recouvert seulement d'un drap, je feuilletais machinalement l'un des ouvrages que j'avais apportés avec moi.

Elle entra en trombe dans ma chambre. Elle avait cette allure sublime des grandes tragédiennes au moment où elles viennent d'apprendre la nouvelle qui va précipiter leur destin. Sa robe chut sur le carrelage. Elle était nue en-dessous, ce qui n'avait rien de très surprenant de sa part. Elle arracha le drap qui me recouvrait et se jeta sur moi, collant de toutes ses forces son corps contre le mien.

Je vis bien qu'elle avait pleuré, mais je devinai qu'elle ne souhaitait pas que j'y fasse la moindre allusion. Nous échangeâmes un long et dévorant baiser,

au cours duquel mes paumes épousèrent instinctivement le galbe de son adorable poitrine.

Soudain, elle me lança un regard chargé de gravité et, se déroband à notre enlacement, pencha sur mon désir intact une bouche à la fois tendre et avide.

Je n'en étais plus à m'étonner de son savoir-faire voluptueux, mais là je dois reconnaître qu'elle se surpassa. Et comme je compris aussitôt qu'elle entendait poursuivre son entreprise jusqu'à son terme naturel, c'est avec un bonheur sans mélange que je me prêtai à sa caresse.

Lorsque, en moi, les écluses s'ouvrirent toutes grandes, je ne pus m'empêcher de laisser échapper un long râle de plaisir.

Je ne manquai pas de baiser ensuite ses lèvres blanches et molles.

Comme au ralenti, sa langue vint au-devant de la mienne. Un long moment, elles jouèrent ensemble.

Après une courte pause, au cours de laquelle elle ne parut pas soucieuse de s'entretenir avec moi, elle revint à la charge. Il lui fallait pourtant tout reprendre depuis le début. Ou peu s'en fallait. Mais comment aurais-je pu résister à l'appel de ses dents brillantes de jeune carnassière ? Et à l'inhumaine douceur de ce baiser de vampire ? Car, cette fois-ci, ce fut comme si elle avait tenté d'assécher jusqu'à mes sources viriles elles-mêmes.

Sans que nous ayons échangé un seul mot, je sombrai dans une sorte de torpeur. Sommeil de brute heureuse, mais sommeil de brute tout de même.

Ainsi sortit-elle de ma vie.

Comme l'aurait fait une ombre.

Lorsque je revins à moi, le jour commençait déjà à décliner.

Me rhabillant en hâte, je me précipitai à la réception.

On me dit qu'elle était partie. Pour Venise, semblait-il. Le vaporetto qui l'emportait était déjà loin.

Elle m'avait laissé une lettre.

Mon tendre ami,

Je vous quitte pour toujours après vous avoir enfin donné quelques preuves de tout l'amour que je vous porte.

J'ai apprécié comme elles le méritaient votre rare douceur et la patience sans égale que vous avez montrée pour toutes mes folies.

Folies que je prodiguais aussi bien dans l'espoir de protéger un vieil amour gravement menacé que dans le souci de me défendre contre la passion toute neuve que vous m'inspiriez.

Je suis bien consciente, croyez-le, des désagréments que je vous ai causés en vous empêchant de satisfaire vos désirs selon leur pente naturelle.

Je ne m'en excuserai pourtant pas car, sans cet obstacle, notre amour eût été, je pense, moins exigeant et moins profond.

En effet, en vous écrivant cette lettre, une heure à peine avant de quitter un endroit où, malgré tout, nous avons été heureux, je me persuade que cette singulière expérience où je vous ai entraîné n'est pas de celles dont nous puissions rougir ni vous ni moi.

Mêler la facilité des baisers à l'impossibilité des étreintes, ce n'était pas si évident, n'est-ce pas ? Et ce n'était pas si simple...

Non point que cette expérience puisse être donnée en exemple à qui que ce soit. Je la crois au contraire inimitable.

Pour ma part en tout cas, je songerai toujours avec émotion à ces journées et à ces nuits passées ensemble.

Adieu, mon amour.

Alessandra

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été initialement fabriquée par la société FeniXX au format ePub (ISBN 9782402013338) le 19 octobre 2015.

Couverture :
Conception graphique – Coraline Mas-Prévost
Programme de génération – Louis Eveillard
Typographie – Linux Libertine, Licence OFL

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

